

INTIME ET UNIVERSEL

On peut encore espérer avoir une pensée utopiste, si l'utopie est prise comme la mémoire de choses qui ne sont pas finies, comme une histoire qu'on peut transformer. Cela ne sert à rien de communiquer sans un projet de société.

GÉRARD — Je pense que le débat sur les réseaux est le complément de l'engagement et de l'éducation populaire, parce qu'il touche à la diffusion des idées. L'art n'est pas politique dans son cadre, mais par sa diffusion. Là, on est extrêmement limité parce que face aux grands moyens médiatiques, nous n'avons que des diffusions alternatives. Mais s'il y a une démocratie culturelle, elle s'accomplira par son libre mode de diffusion.

BRIAN — Si le réseau est intéressant, c'est qu'il promet une diffusion non pas de masse, mais d'une personne à une autre, d'un local à un autre. **Notre force est de rejeter les manipulations de masse ; il faut rester dans les rapports de proximité, mais essayer de les élargir.** Parce que si on a une vision de la société, on ne peut pas abandonner la notion d'efficacité. D'où l'importance de trouver les relais, les manières dont nos pratiques peuvent être traduites dans des formes utilisables par les autres. Ces rapports de un à un, comment les faire essaimer ?

PARTIS LES PARTIS

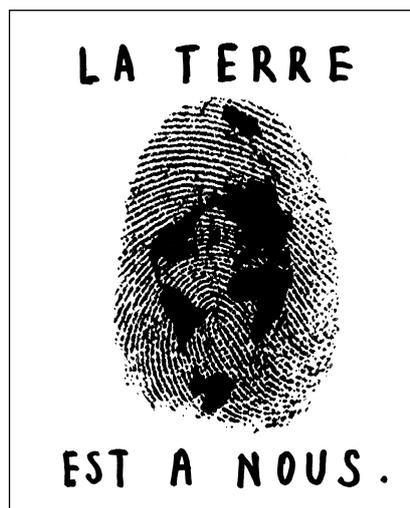
RAMDANE — Pour moi, cette idée de réseau est très liée à l'idée de projet. En Algérie, j'étais militant communiste. Il faut dire que le parti communiste dans ce pays était le parti de la modernité ; c'était des gens qui introduisaient les catégories rationnelles pour penser les problèmes de la société. Dans le même temps, les conditions de la clandestinité ont fait que nous étions un parti très discipliné, organisé de façon très hiérarchisée, avec des conceptions assez limitées. Par exemple, pour nous, la Yougoslavie c'était le paradis sur terre. Et quand on nous disait que les pays de l'Est c'était désastreux, on refusait de le croire. Et puis, à partir de 86 en Algérie, quand il y a eu l'effondrement du prix du pétrole, la crise a débouché sur une crise du système, d'où va émerger le multipartisme. Nous sommes sortis de la clandestinité à un moment très particulier, celui de l'effondrement du système soviétique et de l'idéologie communiste de façon générale. Tout ce qu'on croyait être solide s'est effondré. Parallèlement, le mouvement intégriste s'est construit en ayant comme bouc émissaire le communisme. Et les premiers qui se faisaient massacrer, c'était

les communistes. Devant ce déferlement de violence, le parti a décidé en 92 de s'auto-dissoudre, de disparaître de la scène politique et de mettre ses énergies au service de la société. On s'est trouvés dans une situation où l'instrument qu'on utilisait pour exister collectivement, pour agir, y compris se défendre, a disparu.

BRIAN — Pour introduire la question du réseau, tu nous fais un récit de l'effondrement d'un parti politique. Le réseau, c'est la suite ?

RAMDANE — Pour moi, c'est le même combat qui se continue sous d'autres formes. Sur le plan personnel, je suis arrivé à l'idée qu'il n'y pas que dans les partis qu'on peut travailler à faire avancer la société. **La question qui se pose à nous maintenant, c'est comment construire, au-delà des partis, un réseau qui va réfléchir, qui va coordonner la réflexion et surmonter les sectarismes pour pouvoir confronter les points de vue et construire les analyses, proposer des solutions par rapport aux différentes questions qui se posent dans la société.**

IVANA — Pour vous, en Algérie, la Yougoslavie a été un projet de société, "un paradis sur terre". Je suis un enfant de ce paradis. La Yougoslavie était une société où les gens avaient les appartements payés, l'électricité et l'eau aussi, un travail presque garanti, donc une possibilité d'émancipation assez large, mais sans un projet qui pouvait donner du sens à ce temps libre. Ce qui a échoué dans ce paradis Yougoslave, c'était à mon avis le manque de sens. Et le moment où on a vraiment compris que la politique locale est fondamentale, c'est quand on a compris qu'on avait une bonne vie, mais qu'elle était complètement étouffée par le modèle de jouissance capitaliste. Par exemple, ce dont rêvaient mes copines de lycée,



*C'est parfois difficile
à croire, mais la
concentration,
la visibilité du
capitalisme mondial
incite à des formes
de résistance inédites,
peut-être très
puissantes.*

c'était de devenir hôtesse de l'air ! Donc nous avons été atteints par l'éternelle question : comment se politiser tout en s'éloignant du vieux modèle du parti ? Et quand nous avons décidé de nous réunir dans l'association EIMigrative Art et de réfléchir pour savoir comment recréer une pensée en dehors du parti et en dehors de l'État, c'est au moment où la Yougoslavie a éclaté – le moment où nous avons compris, apolitiques que nous étions, que la politique commence à se jouer avec les armes, qu'elle peut devenir très concrète et pas du tout abstraite comme elle semblait. Le projet d'EIMigrative Art a été : la rencontre interdite entre les citoyens de l'ex-fédération. On a travaillé pendant six mois sur les réseaux, c'était un travail d'archives, de détectives : où sont partis les gens qui ont quitté la Yougoslavie ? Et il fallait aussi trouver ceux qui étaient en exil intérieur. Enfin, avec le débat qu'on a rouvert, on a recréé une pensée qui pouvait encore imaginer l'inimaginable. Pour nous, il fallait dire que le point noir de l'expérience de la Yougoslavie morte pouvait être le moment de la vie nouvelle, pas dans la même logique que la Yougoslavie de Tito, mais en considérant que c'était un pays de politique d'émancipation – comme l'a bien remarqué notre ami Branimir Stojanovic –, internationaliste, fédéraliste, athée, républicain, ce qui représente quand même un moment rare dans l'histoire. On était très heureux quand on a vu qu'il y avait des amis slovénes, des amis croates dans le même sillage. **Mais le problème reste, jusqu'à aujourd'hui : comment lier horizontalement tous ces petits engagements ?** À un moment, on a compris que, à

part le fait d'être contre Milosevic, il n'y avait rien d'autre qui nous unissait. C'est là qu'on comprend qu'il faut transcender cette figure, qu'il faut proposer une pensée visionnaire et pas uniquement apporter cette figure de dissidence qu'on a trouvée très réactive. C'est là qu'on comprend, pour se souvenir de Badiou une fois de plus, qu'il faut *“repenser le politique”*.

RAMDANE — C'est une question que nous vivons beaucoup en Algérie où les gens ont tendance à se définir contre quelque chose, plutôt que de se définir pour quelque chose. La solution est en partie dans ce que nous appelons donner un contenu au projet de la démocratie.

BRIAN — Comment faire des choses ensemble ? Les réseaux, c'est aussi une question sociologique. Un réseau est fait de personnes et de choses. La communication humaine passe par un travail sur les objets, par ce que nous produisons. C'est là où il y a un rapport à la forme artistique. Mais si on poursuit l'analyse, on trouve que chaque nœud dans le réseau doit pouvoir utiliser ce qui lui est transmis, chacun doit pouvoir transformer ce qui est donné par l'autre, ou le traduire en des termes qui sont utiles pour lui – c'est la valeur d'usage qui compte. Donc je pense que l'une des manières de fonder un réseau qui peut acquérir assez de consistance et de fluidité pour influencer sur les grands rouages sociaux, c'est de se soucier de ce qu'on transmet, et de sa transférabilité, de sa transformabilité par les autres.

S'APPROPRIER LES MÉDIAS ?

NATHALIE — On pourrait parler des programmes de Deep Dish Television, dont l'idée était de rassembler des gens autour d'une thématique, pour qu'ils prennent en charge leurs propres images. Par exemple, il y a eu un programme sur les conditions de travail dans des industries alimentaires en Californie et en Alaska, mais il y en a eu d'autres faits par des enfants, ou encore sur les modes de représentation du sida en temps de crise. Les bandes étaient remontées par le coordinateur et envoyées sur les chaînes d'accès public par satellite.

BRIAN — Ce genre d'action me semble exemplaire, parce que là, il y a une intervention de gens avec des capacités techniques très pointues, mais qui arrivent à surmonter leur spécialisation, à faire quelque chose de réel avec leur technologie. Mais il faut expliquer un peu. Deep Dish TV, c'est un collectif indépendant, des gens qui agissent de façon autonome, qui ne dépendent pas du tout des publicitaires. Je crois qu'ils ont été importants dans l'histoire de *The Next 5 Minutes*, cette nébuleuse de militants qui travaillent à partir d'Amsterdam et qui ont constitué un réseau international assez important. C'est une structure très anarchique, mais il y a beaucoup d'échanges, beaucoup d'actions.

NATHALIE — Ce sont des militants qui pensent les médias de la même manière qu'ici on pense le graphisme. La première rencontre à Amsterdam était juste après la guerre du Golfe : les gens qui pensaient les médias ont quand même beaucoup souffert ! Sauf quelques-uns qui ont réussi à faire des contre-propositions de films – en Amérique, c'était encore Deep Dish TV qui a réussi à faire tous les programmes que la télévision dominante aurait dû faire sur l'histoire de l'engagement des États-Unis dans la région, la place du pétrole dans l'économie, la manière dont cette guerre a été vendue dans les médias. Certaines chaînes d'accès public ont repris les programmes en boucle, suivis d'un plateau en direct accessible par tous via le téléphone, avec une demi-heure de programme ou les gens posaient des questions, et comme ça 24h/24 pendant la guerre du Golfe, alors que quand tu zappais sur les autres chaînes, tu avais les colonels qui t'expliquaient tout. Par ailleurs, il y avait aussi la Roumanie qui venait de traverser son Noël révolutionnaire ; à Amsterdam, Harun Faroki et Andrie Ujjica qui présentaient *Vidéogrammes d'une révolution*; plus de 500 heures de bandes de la part de la télévision officielle, d'amateurs, de copains, etc., remontées pour en faire une bande à multiples points de vue. Ils ont montré comment la révolution a pu exister parce qu'elle était télévisée. C'était un outil d'analyse puissant. Il y avait donc ces deux forces majeures et puis tous les gens qui travaillaient de leur côté et qui essayaient de voir comment intervenir dans les médias. Tout le monde est sorti de cette conférence avec

du baume au cœur, en se disant : “Je ne suis pas seul, les médias sont destabilisables, on va pouvoir travailler, et d’ailleurs on est en réseau.”

RÉSEAUX ALTERNATIFS

BRIAN — Car en effet, il y a un forum permanent de courrier électronique autour de ça, qui s’appelle nettime. Internet est devenu très important pour tous ces militants des médias, à cause des Zapatistes aussi, qui l’ont tellement bien utilisé. Et à la troisième rencontre à Amsterdam en 99, à laquelle Nathalie m’a invité pour parler de Ne Pas Plier, j’ai été étonné de voir non seulement des gens de la télévision alternative, mais aussi des associations comme McLibel, qui se confrontent directement au pouvoir des sociétés transnationales, ou Reclaim the Streets, qui a organisé une journée de protestation cet été dans les rues des centres financiers à travers le monde. C’est parfois difficile à croire, mais la concentration, la visibilité du capitalisme mondial incite à des formes de résistance inédites, peut-être très puissantes.

GÉRARD — Mais quelquefois, tous ces systèmes médiatiques différés, c’est une manière d’éviter la présence humaine. Et pour moi, **l’acte militant, c’est de venir sur le terrain de l’autre. Le réseau, c’est tellement technologique que ça nous pousse à travailler plutôt le comment que le pourquoi.** On voit bien combien la technologie-marchandise enlève même les corps que nous sommes, comment ça devient de plus en plus virtuel, on n’est même plus cathodiques, on est scotchés sur des choses où le corps est absent. Si on revient au pourquoi, on pourra peut-être virer le mot réseau, et dire comment se rassembler et pourquoi se rassembler. C’est peut-être pour sortir des solitudes, c’est peut-être parce que la vie c’est justement pas ces immenses réseaux médiatiques de la marchandise ; ces réseaux-là sont omniprésents, ils sont inflationnistes, ils effacent la mémoire, ils filtrent la réalité sociale. Ça veut dire qu’ils rendent des gens inconscients de leur propre réalité.

NATHALIE — **Si les médias nous manipulent aujourd’hui, ce n’est plus comme dans les années 40 ; aujourd’hui on est dans un mode de propagande diffuse,**



NON aux essais nucléaires

Cette manifestation a été lancée par un graphiste japonais, Sato, le 8 août 1995 à Tokyo, en demandant aux membres de l’association artistique JAGDA de lui envoyer une image par fax. En 5 jours, 150 graphistes ont répondu. Ce nombre et ces images sont les signes de leur colère, pas seulement au nom d’Hiroshima et Nagasaki mais surtout en tant qu’êtres humains de cette planète, au moment où le président Jacques Chirac procédait aux derniers essais nucléaires à Mururoa. Ces faxes, agrandis et entoilés en France, sont devenus des affiches, portées dans des manifestations par une centaine de militants de la paix rassemblés par le réseau Ne Pas Plier ; chacun a parrainé l’image d’un militant japonais. Le bonheur d’une telle action, menée cette fois avec des moyens modestes, préfigure pour nous les usages alternatifs possibles de toutes ressources de communication, en vue d’une nouvelle solidarité internationale. “Si vous vous croyez trop petit pour changer les choses, essayez de dormir avec un moustique” disent les amis de Reclaim the Streets.

constante. Mais il y a des failles dans la communication. Un exemple auquel j’ai participé : c’était lors de la nuit gay sur Canal + en 1995. Des gens ont réussi à permettre une diffusion de huit heures, en clair et en crypté, de programmes courts faits par des gays et des lesbiennes. Après, d’autres journaux, radios, télése sont donnés la permission de représenter les gays autrement. Donc, les failles, c’est une des manières de travailler ; je crois qu’il ne faut pas oublier ce mode d’utilisation des médias dominants, parce que c’est quand même eux qui ont les plus grandes antennes. Puis il y a une autre forme qui m’intéresse, qui pense l’audience de manière radicalement différente. **Dans la plupart des pays développés, sauf en France, il y a une chaîne d’accès public, sans contrôle de contenu, où la responsabilité éditoriale est sur le réalisateur-producteur-auteur ;** ça fait une énorme différence, parce que s’il y a quelqu’un qui fait quelque chose d’illégal, c’est lui qui est responsable, et pas toute l’antenne qui est fermée. Actuellement il y a un groupe en France qui tente d’ouvrir ces canaux-là, une coordination des Médias libres, qui essaie d’aligner toutes les associations et

les groupes qui ont à voir avec les médias, c’est-à-dire la presse, la radio, la télévision et le Web indépendants.

PARTAGER LES QUESTIONS

IVANA — Dans notre travail, l’essentiel c’est justement de transcender la logique identitaire, la logique d’ethnie. Donc, quand tu parles d’une télévision spécifiquement pour les lesbiennes ou les homosexuels, les graphistes, les noirs ou les macrobioticiens, je trouve que c’est un des scénarios catastrophiques de ce monde, cette logique communautariste.

NATHALIE — Dans les mouvements dits identitaires – femmes, gays, lesbiennes, etc. – on fait la différence entre une identité qui se comprend comme essentialiste, immuable, naturelle, et une identité culturelle, construite, toujours changeante, mais qui se fige à un moment de l’action politique – parce que tu as besoin d’une image et d’une reconnaissance pour le moment politique.

RAMDANE — Une question très importante, c'est la question de la culture démocratique. Dans une société, on peut être différents, il faut essayer de l'être, parce que c'est cette identité qui permet le mouvement. Mais en même temps, il ne faut pas oublier de penser à ceux qui sont différents de nous, et ça, c'est un autre niveau d'identité. **L'organisation du politique, c'est comment gérer la tension qui existe entre le particulier et le général.** C'est une tension qui existe tout le temps et dans différents domaines. Et ça, les êtres humains ont beaucoup de mal à l'assumer, surtout quand il y a des problèmes.

GÉRARD — Ce qui est important, c'est comment se réaliser dans cette vie. Et quand on a un peu conscience de la

La question qui se pose, ce n'est pas de renier les identités, mais de faire en sorte que les multiples identités ne tuent pas l'identité globale qui nous unit.



réalité du monde, on voit que les obstacles les plus importants sont du type oppression politique, économique, et qu'à ce niveau-là, il faut s'organiser. Pas selon les anciens modèles – tous pareils pour lutter contre l'autre qui est pareil – mais en mettant son intimité en tension avec un collectif dans lequel on retrouve ses idées politiques principales, en ayant le droit d'avoir cette différence culturelle, et ses expressions différentes. Poser ses demandes politiques et avoir les offres culturelles les plus multiples pour pouvoir les réaliser, être assez tolérant pour faire les expérimentations et choisir ensuite celle qui nous paraît la meilleure pour les passages à l'acte.

IVANA — Nous, on a beaucoup réfléchi sur ce que représente notre groupe. Et finalement, on a compris qu'il y a deux tentatives dans un mouvement politique, soit d'individualiser le collectif, soit de collectiviser l'individu. **Et on s'est dit, collectiviser un collectif, c'est peut-être ça notre démarche : associer des gens de différentes communautés.**

RAMDANE — Tout le monde le veut. Nous, on a essayé de faire ça, de fédérer tous les mouvements de solidarité avec l'Algérie ; et rapidement, on a rencontré des problèmes. On s'est demandé pour-

quoi ces obstacles, pourquoi ça ne marche pas ? Et on s'est rendu compte qu'en fait, dans tous les groupes, il y a des pouvoirs locaux. Et la fédération en elle-même est une menace pour les pouvoirs en place. Donc, les gens qui tirent confort des groupes locaux, vont tout faire pour empêcher ce rassemblement, cette communication globale.

Il s'agit peut-être de poser le problème d'une autre façon : comment faire en sorte que les liens qui se construisent ne menacent pas les pouvoirs locaux mais soient un plus ?

BRIAN — C'est une question qui surgit partout, dans un monde où tous les acteurs s'autotomisent : individus libres, associations volontaires, gouvernements décentralisés, pays souverains, structures transnationales... Comment s'organiser sans soumission ni concurrence ? Quand on parle des réseaux, on revient toujours à cet enjeu fondamental : la création d'une culture démocratique.

*Ivry-sur-Seine,
le 3 juillet 1999*

C'est une question que nous vivons beaucoup en Algérie où les gens ont tendance à se définir contre quelque chose, plutôt que de se définir pour quelque chose. La solution est en partie dans ce que nous appelons **donner un contenu au projet de la démocratie.**

Chaque nœud dans le réseau doit pouvoir utiliser ce qui lui est transmis, chacun doit pouvoir **transformer ce qui est donné par l'autre, ou le traduire en des termes qui sont utiles pour lui** — **c'est la valeur d'usage qui compte.**